Entretien avec Viviane Ezratty

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/7801>

DOI : 10.4000/clo.7801

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2019

Pagination : 15-21

ISBN : 9782858313716

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

« Entretien avec Viviane Ezratty », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 86 | 2019, mis en ligne le 03 décembre 2020, consulté le 22 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/7801> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.7801>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Entretien avec Viviane Ezratty

V. Ezratty est conservatrice générale. Elle a dirigé la médiathèque Françoise-Sagan (Paris) et le fonds patrimonial Heure joyeuse jusqu'au printemps 2020¹. Entretien réalisé le 11 octobre 2019 à la médiathèque Françoise-Sagan, Paris.

Pouvez-vous nous raconter comment – dans votre propre carrière – vous avez rencontré l'Heure du conte ?

L'Heure du conte faisait partie de la formation professionnelle du bibliothécaire dans les années 1970. C'est une pratique vraiment difficile et pour ma part je n'ai jamais été une vraie bonne conteuse ! Plus tard, en 1986 quand j'ai pris la direction de L'Heure joyeuse, je découvre en fait l'histoire de cette première bibliothèque pour enfants en France, et plus précisément l'histoire de l'Heure du conte. Il faut comprendre qu'on était loin de parler de L'Heure joyeuse comme on en parle depuis. C'est en rencontrant Marguerite Gruny que je découvre dans un sous-sol de la bibliothèque de la rue des Prêtres-Saint-Séverin² où l'Heure du conte était toujours pratiquée, deux très grands cartons, conservés-là et plutôt bien classés... J'ai eu au même moment la chance de rencontrer la collègue américaine qui s'occupait de la très grande section Jeunesse de la *Library of Congress*. Elle était très intéressée par notre fonds patrimonial

1. V. Ezratty a notamment publié une notice précise sur L'Heure joyeuse dans le *Dictionnaire du livre de jeunesse. La littérature d'enfance et de jeunesse en France*, sous la direction d'Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 469-472 et une étude de référence sur « Les premières heures des bibliothèques pour enfants », *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques au xx^e siècle 1914-1990*, Paris, Promodis, Éditions du Cercle de la Librairie, sous la direction de Martine Poulain, 1992, p. 202-219.

2. L'Heure joyeuse avait déménagé rue des Prêtres-Saint-Séverin en 1974 (Paris, 5^e). Ses archives et son fonds patrimonial ont déménagé à la médiathèque Françoise-Sagan en 2014 (Paris, 10^e).

et par nos archives. Nous sommes donc descendues un jour dans les réserves et très vite nous nous sommes dit : « Cela pourrait faire une belle exposition ! ». J'ai travaillé avec Françoise Lévêque, alors responsable du fonds patrimonial et l'historienne Annie Renonciat et de fil en aiguille c'est devenu l'exposition *Livre mon ami. Lectures enfantines, 1914-1954*³. J'ai commencé aussi à écrire alors sur les bibliothèques jeunesse. J'ai donc rencontré Marguerite Gruny à cette époque, puis Mathilde Leriche, l'une et l'autre pionnières de l'Heure du conte en bibliothèque dès 1924, en France. Marguerite Gruny m'avait alors téléphoné et proposé de classer ces documents pour les constituer en archives. Elle venait de finir son livre *l'ABC de l'apprenti conteur*⁴. Ce fut un excellent compagnonnage ! D'ailleurs, un jour je lui ai rendu visite chez elle avec ma petite fille. Quand Marguerite Gruny s'est aperçue que la petite de trois ans commençait à s'agiter, elle s'est écriée : « Mais, elle s'embête cette enfant ! ». Elle s'est mise alors à lui raconter *Pierre Lapin*. Ma fille n'en perdait pas une miette... Malgré son âge déjà bien avancé, Marguerite Gruny était restée une merveilleuse conteuse ! À 88 ans, quand elle contait, sa voix était comme transformée. Elle prenait une voix forte et dans le même temps elle savait créer une proximité, une intimité même. Je n'existais plus ! Il n'y avait qu'elles deux, la conteuse et la fillette.

Ces archives écrites sont très importantes, même si les cahiers plus réflexifs n'ont pas le même statut que les rapports plus officiels ou les fiches plus descriptives, enfin souvent si finement descriptives des séances ! Nos bibliothécaires pionnières ont d'emblée pleine conscience d'inscrire leurs actions – et donc entre autres l'Heure du conte – dans une logique professionnelle. Elles veulent faire œuvre durable – et le mécénat américain aussi, bien sûr⁵ ! – je veux dire laisser des traces

3. *Livre mon ami. Lectures enfantines, 1914-1954*. Catalogue établi et rédigé par Annie Renonciat, Commissaire de l'exposition, avec la collaboration de Viviane Ezratty, conservateur de la bibliothèque L'Heure joyeuse, et Françoise Lévêque, responsable du fonds ancien de L'Heure joyeuse. Exposition des bibliothèques de Paris, Mairie de Paris, Direction des Affaires Culturelles, 1991, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65652076/f5.image.texteImage>.

4. Marguerite Gruny, *ABC de l'apprenti conteur. Une expérience d'« heure du conte » auprès d'enfants de 7 à 13 ans (1924-1968)*, Agence culturelle de Paris, 1987 et Marguerite Gruny, Françoise Lévêque et Françoise Tenier, *L'Heure joyeuse, 1924-1994. 70 ans de jeunesse*, témoignages réunis par Viviane Ezratty, Paris, Mairie de Paris, Direction des Affaires culturelles, 1994.

5. L'Heure joyeuse qui ouvre en 1924 rue Boutebrie (5^e) est offerte à la Ville de Paris par une fondation américaine, le *Book Committee on Children's Libraries*. Voir Ezratty Viviane & Valotteau Hélène, 2012, « La création de L'Heure joyeuse et la généralisation d'une belle utopie » in *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 1, p. 45-49. .

écrites qui puissent servir sinon de modèle du moins de référence pour leurs pairs. Cette mémoire de leurs pratiques et ces témoignages sur un métier nouveau qui s'inventait ou en tout cas s'éprouvait tous les jours. Ce n'était pas en effet un bilan purement statistique – bien qu'elles soient très attentives au nombre et à la composition de leurs auditoires. Elles gardaient mémoire pour informer ou former les très nombreux professionnels qui venaient les voir rue Boutebrie, pour comprendre et apprendre. Il y avait des assistances sociales, des éducateurs, des psychologues, d'autres bibliothécaires aussi bien sûr. Ces fiches leur étaient utiles, les fiches sur les livres où elles donnaient leur avis et les fiches sur leurs pratiques en bibliothèques.

Illustration 1
Un fichier des histoires racontées
lors de l'Heure du conte
Fonds patrimonial Heure joyeuse

On retrouve ces modes d'observation dans d'autres univers comme celui de la petite enfance, à A.C.C.E.S⁶ par exemple, où des psychologues, des pédopsychiatres lisent à haute voix auprès des tout-petits cette fois. À L'Heure joyeuse, on avait cette culture de l'observation et du débriefing aussi. Elles contaient une fois

6. A.C.C.E.S – Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations – a été créé en 1982 à la suite du colloque *Apprentissage et pratique de la lecture à l'école* qui s'est tenu en 1979 à Paris. Le professeur René Diatkine, psychiatre et psychanalyste, fut le premier président d'A.C.C.E.S.

ou deux fois par semaine, tout au long de l'année. C'est vraiment un corpus d'archives important, précieux et riche. Les fiches d'après contage s'apparentent si on veut à ce que les ethnologues appellent un journal ou un carnet de terrain. C'est factuel et réflexif à la fois, c'est personnel et à destination plus collective en même temps. Il y a aussi quelques cahiers rédigés par Claire Huchet – c'est expressément son *Journal* – qui constituent une passionnante chronique de la vie dans la bibliothèque et de la vie d'une bibliothèque dans son quartier. Ces cahiers mériteraient vraiment d'être numérisés et connus.

L'Heure du conte n'est pas née en France, à Paris, en 1924 ?

On considère à juste titre que l'Heure du conte est un héritage de la *Story Hour* américaine. C'est une vraie tradition des bibliothèques américaines. D'ailleurs, le livre de chevet des bibliothécaires modernistes françaises était l'ouvrage de Sara Cone Bryant (de New York), *Comment raconter des histoires à nos enfants et quelques histoires racontées*, Paris, 1911 [Londres, 1910]. L'auteure dédiait ce livre à sa mère, « la meilleure et la plus charmante des conteuses d'histoires » et elle estimait de façon générale qu'il y avait « possibilité de moderniser le très ancien art de raconter des histoires. » De leurs côtés, Mathilde Leriche – née en 1900 et originaire de Seine-et-Marne, qui a passé son enfance à la campagne – et Marguerite Gruny – dont la famille était semble-t-il d'origine rurale – ont été bercées de contes dans leurs propres familles. Une aïeule de Mathilde Leriche a laissé un cahier de contes transcrits ou peut-être inventés, et elle-même devait entendre conter dans les veillées d'autrefois⁷. Elle avait également un goût prononcé pour le théâtre : elle adorait « faire » les voix et le côté magique des contes et histoires racontées la fascinait. D'ailleurs Mathilde Leriche, elle-même, aimait beaucoup conter, raconter, et inventer des histoires pour sa propre fille. Ce contage s'inscrit donc dans une histoire culturelle longue même si les veillées de jadis n'étaient pas réservées aux enfants, loin de là, et si les contes eux-mêmes ne leur étaient pas nécessairement destinés. Il y a tout genre de conte ... On sait aussi que Claire Huchet avait été à bonne école⁸ ! Il faut se souvenir qu'encore

7. Témoignage recueilli par V. Ezratty auprès d'Anne-Marie Leriche, fille de Mathilde Leriche.

8. « Mon grand-père était un conteur de village [...]. Il était le seul à avoir reçu une certaine éducation. Chaque hiver les gens se rassemblaient le soir dans sa maison autour de la cheminée. Il racontait la Chanson de Roland et la version bretonne originelle de Tristan et Iseult, les exploits du Roi Arthur [...]. Il pouvait réciter de longs poèmes par cœur, poèmes que ma mère apprit de lui. Elle était aussi elle-même une conteuse très

dans les années 1920 le conte n'était pas spécialement bien vu par la plupart des pédagogues. L'imaginaire baroque du conte semblait peu compatible avec l'âge de raison... Pour les bibliothécaires de L'Heure joyeuse, c'était donc une position de principe moderne sur un certain droit précoce à la littérature et sur le développement personnel de l'enfant. D'ailleurs, dans nos archives il y a nombre de textes de leurs mains [brouillons de conférences, résumés d'interventions, préparations d'articles, copies de documents, tapuscrits divers, etc.] qui sont en quelque façon des défenses et illustrations du conte pour enfant. Et de l'Heure du conte ! Et des enfants qui écoutent et participent d'une façon ou d'une autre. Ces fiches constituent parfois de véritables micro-ethnographies des moments de contage où la conteuse note quelque élément saillant – ou défaillant... – de sa performance [comme on dirait aujourd'hui] et du comportement du jeune public, l'écoute, la discipline, l'intérêt, etc. Jamais normatives. Ce qui est vraiment remarquable c'est la posture compréhensive, empathique et critique à la fois, aussi attentive, accueillante qu'exigeante sur la dimension éducative, sociale et culturelle de leur mission.

Illustration 2

Mathilde Leriche, Heure du conte, 28 novembre 1929

Fonds patrimonial Heure joyeuse

captivante, toujours totalement possédée par son sujet. Quand j'étais petite, je sentais souvent des frissons me courir dans le dos pendant qu'elle racontait ses histoires [...] », d'après Le Nail Jacqueline & Le Nail Bernard, 2002, *Dictionnaire des auteurs de jeunesse de Bretagne*, Éditions des montagnes noires, p. 132.

Aujourd'hui, quelles sont les pratiques de l'Heure du conte ?

En 1986, à L'Heure joyeuse, quand je suis arrivée, il y avait encore une « vraie » conteuse, je veux dire qu'elle contait sans le support du livre. On ne lisait pas. Il fallait avoir intégré, presque incorporé le conte. Ce n'est pas du théâtre avec des dialogues ni du par cœur. On dit avec ses mots à soi en un sens. Marguerite Gruny faisait d'ailleurs répéter ses stagiaires, chez elle. La formation était très exigeante. Il faut être présent au conte, le faire vraiment sien⁹. Je me souviens de la conteuse Laurence Benedetti qui est une personne plutôt mince. Quand elle racontait les aventures de la Baba Yaga, tout d'un coup la sorcière devenait énorme et tout son public, adultes compris, s'écriait : « Ah... ! Oh ! » On la voyait grossir, grossir sous nos yeux. C'est vraiment la magie du conte. C'est un art très particulier. Le conteur dialogue avec son conte jusqu'au point où il est le conte. Certains jouent de leurs voix, d'autres au contraire disent d'une voix presque neutre, sans effet de théâtralité. Et le conte produit son effet... Un bon conteur – comme dans la tradition orale – ne sait pas vraiment à l'avance ce qu'il va conter. Il a son répertoire bien sûr et sa petite idée sans doute mais c'est comme quand on se raconte des blagues, on ne sait pas forcément laquelle on va « sortir ». Un vrai conteur « sent » son public et il « sent » que c'est ce conte-ci ou plutôt ce conte-là qui convient. Sauf à obéir à un programme fixé à l'avance, mais alors on est dans le spectacle plus que dans le conte. La relève ne s'est pas vraiment faite chez nous. Les très grandes bibliothécaires-conteuses, comme Évelyne Cévin, Marie-Isabelle Merlet, Annie Kis sont rares ou se sont professionnalisées comme plus tard Muriel Bloch. Et avec l'oralisation des romans ou des récits littéraires qui se pratiquent beaucoup, la situation est vraiment différente et la préparation aussi. C'est de la lecture à haute voix plus ou moins théâtralisée qui ne correspond pas aux fondamentaux de l'Heure du conte. Il y a eu des évolutions avec des étapes assez intéressantes d'ailleurs. Ainsi, avec l'arrivée de la diapositive dans les années 1970. On achetait des films fixes, comme par exemple *Max et les Maximonstres*. On découpait plus ou moins laborieusement chaque image et on racontait l'histoire en bruyant, en jouant sur les voix, etc. On adorait procéder ainsi. Les enfants étaient dans le noir, ils regardaient les images et ils nous écoutaient. Ils aimaient cette présence des voix – beaucoup plus qu'un film sonore avec voix enregistrées – et nous, nous aimions beaucoup

9. Voir sur ce sujet, Belmont N., 1999, « Les contes, il faut avoir le temps de les rêver », *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*, Gallimard/Le langage des contes, Paris, p. 96-132.

ce travail collectif ! À la *Bibliothèque américaine*, à Paris, il y a toujours la fameuse *Story Hour* mais c'est de l'oralisation d'un texte écrit. C'est du racontage, pas du contage. Même nous, ici, à la médiathèque Françoise-Sagan, quand on désire faire « du conte », on invite un conteur professionnel. Aujourd'hui on conte aussi aux bébés – à la différence de L'Heure joyeuse où l'on n'acceptait que les enfants qui savaient lire. Et ce nouveau public conduit à explorer d'autres façons de dire. Cette quête de nouvelles façons de dire convient non seulement aux tout-petits mais aussi aux plus grands, et même aux adultes. Comme si l'exigence d'une certaine épure rencontrait le génie du conte et conférait toute sa force au conte ! Mais, ces séances sont un peu exceptionnelles, à tous les sens du terme.

Illustration 3

Entrée de L'Heure joyeuse, 1937 – 3, rue Boutebrie, Paris, 5^e

Fonds patrimonial Heure joyeuse